

Notice sur Philippe-Jaques Muller

Autor(en): **Favrat, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles**

Band (Jahr): **25 (1889-1890)**

Heft 101

PDF erstellt am: **10.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-262161>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

NOTICE
SUR
PHILIPPE-JACQUES MULLER
par L. FAVRAT

La guerre franco-allemande a dû briser bien des carrières en Alsace-Lorraine, surtout parmi ceux des habitants qui n'ont pas voulu d'une nationalité brutalement imposée et ont opté pour la France. Un grand nombre de ces derniers sont allés vivre sur terre française; d'autres, nombreux aussi, sont venus habiter la Suisse. C'est le cas du rubologue Philippe-Jacques Muller, bien connu en France, en Allemagne et en Suisse. Il m'eût été bien agréable de publier une biographie un peu complète d'un savant qui, durant nombre d'années, a joué dans la science un rôle qui n'est pas sans importance; mais je suis forcé de m'en tenir aux renseignements que j'ai pu recueillir et dont les principaux m'ont été obligeamment fournis par son frère, M. Adolphe Muller, propriétaire, à Begnins.

Philippe-Jacques Muller est né à Wissembourg (département du Bas-Rhin), le 19 janvier 1832. Il fit ses études classiques au collège de cette ville et au lycée de Nancy. Il montra dès sa première jeunesse un goût prononcé pour les sciences naturelles, auxquelles il se livra bientôt exclusivement, dédaignant les distractions ordinaires de son âge. Dès l'âge de 12 à 14 ans, il collectionnait et décrivait les lépidoptères, ainsi que les pétrifications, qu'il recherchait dans les collines calcaires des environs de Wissembourg; mais la première inspiratrice de ses études botaniques fut peut-être sa mère, madame Muller-Hoffmann, qui elle-même rassemblait des plantes pour les étudier ou les déterminer, ce qu'attestent les listes de plantes écrites de sa main et retrouvées dans les papiers de son fils.

Vivant à Wissembourg, sur les confins du Palatinat, il ne tarda pas à entrer en relations avec le célèbre Fr.-Wilh. Schultz, de Deux-Ponts, bien connu des botanistes et habitant alors la même ville¹. L'importance de ces relations est attestée par l'*Her-*

¹ Fr.-Wilhelm Schultz, auteur, entre autres, d'une *Flore du Palatinat*, était frère de Karl-Heinrich, bien connu, sous le nom de Schultz *bipontinus*, par de nombreux et importants travaux.

barium normale et les *Archives de Flore* de cet auteur, et par ses nombreux articles dans les bulletins de la *Pollichia*, société des sciences naturelles du Palatinat, où le nom de Muller revient à chaque instant, à propos de diverses plantes.

Fr. Schultz fut le guide de Müller dans ses premiers essais, et il a pu lui conseiller d'étudier les ronces, genre qui devait tenter un jeune homme plein d'ardeur pour la science. Müller y devint bientôt si fort, qu'il collabora aux deux éditions de l'*Herbarium Ruborum rhenanorum*, et son nom revient souvent dans le *Synopsis Ruborum Germaniæ* de Focke, auteur qui a contrôlé tous les *Rubus* de Wirtgen.

Le résultat de ses premières investigations, 1856-1857, parut dans la *Flora* de Ratisbonne, en 1858, n^{os} 9, 10, 11 et 12. Ces quatre articles renferment la description des ronces observées aux environs de Wissembourg, soit 61 espèces et un hybride, le *R. caesioides*. Sur ce nombre, 41 espèces sont de l'auteur.

L'année suivante, 1859, il publiait, dans la *Pollichia*, son essai monographique sur les *Rubus* gallo-germaniques (*Versuch einer monographischen Darstellung der gallo-germanischen Arten der Gattung Rubus*). Cette importante publication comprend 235 espèces et le même hybride que plus haut. Bon nombre de ronces françaises (134 numéros) lui avaient été communiquées par Louis-Victor Lefèvre, instituteur dans le département de l'Oise. Comme la plupart étaient nouvelles, et que toutes d'ailleurs étaient accompagnées de bonnes observations sur le vif, l'auteur associa son correspondant aux déterminations de ces espèces. (L. V. L. et P. J. M.)

La même année, Fr. Schultz, publiant dans la *Pollichia* un supplément à sa flore du Palatinat (*Flora der Pfalz*), passait sur le genre *Rubus* : « Mon ami P. Muller, disait-il, a aussi décrit les espèces palatines, et son essai monographique paraîtra dans le bulletin de cette année¹. » C'est que Muller faisait alors autorité dans les pays rhénans, comme en France dès la même époque. De ce dernier pays, il avait déjà reçu et il continuait de recevoir de nombreux et volumineux envois de ronces à examiner et à déterminer. Entre temps, il dessinait les feuilles et le bois

¹ Il paraît que cela n'a pas empêché Fr. Schultz de s'attribuer, dans certains cas, le premier rang, en disant par exemple, dans tel ou tel article de la *Pollichia* : « M. Müller l'a aussi trouvée », en parlant d'une plante découverte par ce dernier.

des types de Weihe Nees, avec une exactitude, une précision étonnantes ; il collait sur papier blanc des séries de pétales appartenant aux diverses espèces ; il tenait un journal détaillé de ses herborisations, et sans négliger les *Rubus*, observait les autres plantes de ses environs, car il n'était nullement absorbé par les ronces et fermé à d'autres études. Toutes les sciences naturelles l'intéressaient vivement, la paléontologie et la conchyliologie, entre autres, et hors de là, la numismatique, l'archéologie, l'anthropologie et les études préhistoriques. Comme on le voit, son activité a dû être excessive.

Tout en étudiant les *Rubus* qui lui étaient envoyés de divers départements, Muller agrandissait le champ de ses observations directes et explorait le département des Vosges.

Le résultat de ces nouvelles études est consigné dans un travail autographié (1866, in-4°), renfermant 41 espèces et accompagné d'un tableau dichotomique. Il porte le titre suivant : *Description de quelques espèces nouvelles de Rubus des terrains granitiques et arénacés du département des Vosges*.

Je n'ai trouvé nulle part mention d'autres travaux rubologiques qu'aurait publiés le botaniste de Wissembourg ; mais dans une publication sur l'étude du genre *Rubus*¹, par l'abbé Chaboisseau, publication parue en 1863, il est dit, à propos de Muller, que son *Herbier normal des Rubus* « va prochainement paraître ». Notre rubologue a certainement continué d'étudier les volumineux matériaux qu'il avait reçus, ses notes et ses dessins en font foi ; mais pour étudier avec la conscience et l'exactitude qu'il y mettait, il lui fallait un temps énorme.

Pour une seule espèce, le *R. discolor* W. N. (*amœnus* Portensch., aujourd'hui *ulmifolius* Schott.), il a couvert de dessins et de notes un grand nombre de pages. Ce *Rubus*, qui varie peu dans nos contrées, paraît varier davantage dans le Midi, où c'est la ronce dominante ; et des botanistes, Ripart, par exemple, ont cru pouvoir le découper en plusieurs espèces ; aussi Muller l'a-t-il longuement et patiemment étudié en vue de l'herbier normal qu'il projetait. Il était loin d'avoir achevé ses études rubologiques, lorsque la guerre de 1870 a éclaté, et toutes ses patientes investigations, tout ce travail de longue haleine est resté perdu pour la science.

¹ De l'étude spécifique du genre *Rubus*, par l'abbé Chaboisseau. Bordeaux, 1863.

Vers la fin de 1872, ayant opté pour la nationalité française, il vint se fixer à Nyon, et dès lors on ne sait plus rien de lui, tant il vécut retiré et replié sur lui-même. La Société vaudoise des sciences naturelles, qui l'eût volontiers reçu au nombre de ses membres actifs ou honoraires, ignore complètement son existence. Il était si découragé que les caisses qui contenaient ses plantes sont restées closes, telles qu'elles étaient arrivées en Suisse, et qu'il a tout à fait abandonné ses études favorites; aussi un grand nombre de paquets de *Rubus*, provenant de ses correspondants de France, ne renferment que des échantillons indéterminés, pour lesquels il faudra recommencer le travail de la détermination. Pour un grand nombre d'entre eux cependant, ce ne sera pas difficile, car Müller a laissé la liste des spécimens reçus de Timbal-Lagrange, de Lefèvre et de Levent (de la Marne), avec ses déterminations. D'ailleurs, ces paquets, surtout ceux de l'Ouest et du Midi, renferment d'énormes quantités de *Rubus ulmifolius Schott* et de ses diverses formes, type où les botanistes français s'acharnaient à trouver des espèces distinctes.

Parmi les autres genres que Muller a plus ou moins étudiés, il faut citer le genre *Potentilla*, où il a créé quelques espèces, entre autres le *P. leucopolitana*, de Wissembourg (*Leucopolis*), le *P. Schultzii*, du Palatinat, et le *P. rhenana* des bords du Rhin et de la Moselle. Il a laissé, en outre, un travail autographié : *Description de quelques espèces nouvelles de Potentilles de la section VERNALES, 1869*. Il paraît avoir étudié de plus les *Mentha*, les *Hypericum*, les *Ajuga*, les *Orchidées*, les *Champignons*, etc., mais il n'a rien publié.

Certainement, tout découragé qu'il était, Muller a dû explorer les environs de Nyon; mais, semble-t-il, sans s'éloigner beaucoup : il y a recueilli, entre autres, des *Potentilla*. De plus, comme tout l'intéressait en histoire naturelle, il a observé au sud-ouest de cette ville, sur une rive coupée en falaise, un gisement de terrain quaternaire, offrant une succession régulière d'argile glaciaire, à fleur d'eau, de sables et graviers, suivie d'une couche de *craie lacustre*, terrain qui jusqu'alors n'avait pas été signalé parmi les sédiments du lac Léman. M. le Dr Schardt a rendu compte de cette découverte dans notre séance du 4 juillet 1888¹.

¹ Le mérite de cette découverte revenant à Ph.-J. Müller, il était de toute justice de le rappeler.

Philippe-Jacques Muller est décédé à Nyon le 13 mai de l'année 1889, après quatre jours de maladie (embolie cérébrale), dans sa 57^e année. Sa collection conchyliologique a été donnée au musée de Nyon. Ses collections botaniques ont été offertes au musée de Lausanne au nom de ses héritiers et particulièrement de sa mère.

M. Adolphe Muller a joint à ce don généreux quelques exemplaires de l'Essai monographique et divers manuscrits accompagnés de nombreux dessins.

Bien qu'il n'ait pu achever ses travaux et que l'herbier normal qu'il projetait n'ait jamais paru, le botaniste de Wissembourg a laissé de toutes parts des traces nombreuses et profondes. Il suffit pour s'en convaincre de consulter, pour l'Allemagne, les *exsiccata* de Wirtgen, les nombreux travaux et *exsiccata* de Fr. Schultz et le classique *Synopsis Ruborum Germaniæ* de Focke, de Brême; pour la France, entre autres, le mémoire de l'abbé Chaboisseau, cité plus haut, les deux éditions de la monographie de Genevier¹, enfin *Les Rubus de l'Anjou*, de M. Georges Bouvet, dernièrement parus (Angers, 1889).

Il faut citer aussi, pour les potentilles, les publications de Zimmeter (Steyr, Haute-Autriche, 1883, et Innsbrück, 1889).

Müller était membre honoraire de la Société des Sciences naturelles de Cherbourg. En 1864, il assistait, à Toulouse, avec son ami Timbal-Lagrange, à la session de la Société botanique de France, avec laquelle il fit une excursion dans les Pyrénées. Sa photographie, que m'a obligeamment adressée son frère, a été jointe aux portraits et photographies du musée botanique de Lausanne.

Tels sont les renseignements que j'ai pu recueillir sur la carrière scientifique de Philippe-Jacques Muller; elle méritait d'être rappelée, et je suis heureux d'avoir pu le faire, quoique d'une manière imparfaite, dans cette courte notice.

Décembre 1889 et mars 1890.

¹ Essai monographique, 1868; Monographie des Rubus du bassin de la Loire, 1880.

